

## **Avec Trotsky à travers les Etats-Unis, Pierre Broué**

*CLT, Numéro 35, septembre 1988.*

Du 17 octobre au 5 novembre 1989, j'ai effectué une tournée à travers les Etats-Unis, d'une côte à l'autre, sur le thème de l'actualité de Trotsky. Les organisateurs en étaient le groupe qui édite *Socialist Action* et la *Walnut Corporation* qu'ils animent. Nos étapes, de durée variable, ont été Boston, New York, Baltimore, Chicago, Minneapolis, San Francisco et Los Angeles. Nous tenions en général un meeting local, puis répondions à l'invitation d'universités, de collèges ou d'autres organismes universitaires pour des conférences, des débats, des discussions.

L'ensemble était très fatigant, car il fallait ajouter aux voyages aériens les déplacements automobiles autour de la ville où nous faisons étape. Mais il a été extraordinairement enrichissant.

### **Mes compagnons**

Un seul camarade, Carl Finamore, a fait, comme moi, la tournée de bout en bout. Nadejda Joffé a parlé à New York et Boston, Sieva également ainsi qu'à San Francisco et Los Angeles. Paul N. Siegel est allé jusqu'à Chicago et Ralph Schoenman l'a remplacé pour les dernières étapes.

Carl Finamore a été présent de bout en bout. Il était l'organisateur et l'âme de la tournée, l'éditeur du livre qui la préparait, le manager et l'organisateur au sens militant du terme aux Etats-Unis où *IP organizer* est vraiment la bonne à tout faire. Son ardeur, sa conviction arrachaient les applaudissements à la salle à qui il décrivait le groupe des bureaucrates quittant sous les huées un meeting d'Eltsine pendant la campagne électorale. Ses origines italiennes se font sentir dans sa façon de parler avec les mains mais aussi dans l'humanité de ses rapports avec tous, sa gentillesse et sa sollicitude. Homme à principes, Carl est aussi un homme efficace au bon sens américain du texte et l'on ne peut le connaître sans penser aux espoirs que Trotsky avait placés dans la section américaine de la IV<sup>e</sup> Internationale, ce *Socialist Workers Party* qui a donné naissance à tout ce qui vit aujourd'hui autour du Programme et de l'histoire de Trotsky aux Etats-Unis.

Esteban Volkov, Siéva comme l'appellent les amis, a été la vedette de cette tournée, celui qui attirait curiosité et sympathie. Son combat pour la mémoire de son grand-père l'a conduit sur un terrain militant dont il était éloigné au départ. Il a expliqué patiemment aux auditoires jeunes les rudiments de ce marxisme dont il souligne — avec quel enthousiasme ! — qu'il est la clé de tout ce qui se passe aujourd'hui dans le monde et en particulier en Europe de l'Est. Mais il a su bouleverser les salles les moins convaincues d'avance en parlant des derniers mois de la vie de Trotsky et de son assassinat. A l'étape, il était le plus studieux, cherchait à compléter son information, à mieux préciser les réponses qu'il aurait à faire.

Nadejda Joffé a plus de métier. Cette femme de 83 ans, fille d'A.A. Joffé, l'ami de Trotsky, a passé plus de vingt ans dans les camps et les prisons de Staline, car elle était militante de l'Opposition de gauche et amie personnelle du fils de Trotsky, Léon Sedov. Sa voix porte, elle a l'art des formules; elle commence en saluant « *ce jour de lumière après une si longue nuit* ». Elle ironise gentiment parce qu'un camarade américain a dit qu'il était difficile d'être trotskyste dans son pays : « *Et dans le nôtre, donc ?* ». Elle sait émouvoir quand elle rappelle l'arrestation de Trotsky dans un appartement où elle était, en 1928, début de son exil, et souligne qu'elle trouve normal de prendre maintenant la parole, pour lui, à la même tribune que son petit-fils. Les salles bondées ne lui font pas peur et elle, qui a surmonté le vent sibérien, ironise sans pitié sur les gens qui parlent de la soif de pouvoir de Trotsky ou de son identité avec Staline. Elle évoque ses souvenirs personnels de Trotsky, très exigeant, dit-elle, mais d'abord vis-à-vis de lui-même.

Elle était venue avec une de ses filles grâce à une souscription organisée par *Socialist Action* : nous savons que, depuis, de retour à Moscou, elle y a parlé de nouveau de Trotsky en public le 22 novembre. Gageons que les centaines d'Américains qui ont, pour la première fois, rencontré une femme de sa trempe, n'oublieront pas Nadejda. Et je ne parle pas des Soviétiques. Je la salue ici avec respect et affection.

Paul N. Siegel est un homme de la même pâte. Vieux militant du SWP, professeur de littérature, auteur de travaux appréciés, Paul était l'un des boute-en-train de la tournée, toujours actif, toujours prêt à se déplacer, expliquer, faire rire et faciliter la vie des autres. Il a été à New York un hôte fantastique pour notre « *cirque* » et notamment quand son appartement a été envahi par la centaine de visiteurs qui voulaient approcher les orateurs qu'ils avaient appréciés. Il venait d'achever un grand petit livre sur la religion et la politique. Le souci qui le tenaillait pourtant pendant toutes ces journées était la santé d'un être cher, plus grave que tout, un enfant. Il ne l'a pas montré. Ceux qui le savaient ne l'en apprécient que plus.

Ralph Schoenman a pris la relève. Il est plus connu par ses batailles pour le peuple palestinien et les peuples opprimés en général (il a été secrétaire du tribunal Russell et co-président à la conférence de Lima) que comme militant de *Socialist Action*. Ce Don Quichotte des temps modernes dont le premier soin, toujours et partout, était de bondir sur un téléphone et le second de nous conter une bonne histoire, n'est pas toujours à son aise dans une action collective : il a le réflexe individualiste précipité. On lui souhaite d'apprendre tout ce qui lui manque pour devenir un militant et non pas seulement un brillant, très brillant compagnon de route, distributeur de brevets de bolchevisme et toujours prêt à donner son opinion du moment, sans songer qu'il n'est pas seul au monde ni forcément le mieux informé sur tout et sur tous.

### **Le public**

J'avoue avoir été surpris de l'intérêt que soulève Trotsky dans les milieux les plus divers aux Etats-Unis, mais en particulier dans la jeunesse. Dans un collège de Nouvelle-Angleterre, à l'issue d'une discussion sérieuse avec les étudiants avancés et le corps enseignant, Siéva et moi avons été littéralement kidnappés par les étudiants les plus jeunes qui voulaient profiter de nous « *sans les autres* » et nous ont soumis pendant presque deux heures à un feu roulant de questions précises et bien orientées.

Nous avons été placés dès le premier jour devant un élément nouveau auquel nous n'avions pas pensé d'avance et qui va pourtant de soi : la venue à nos conférences de Soviétiques, chercheurs ou étudiants, d'échanges passionnés, intervenant souvent les premiers et monopolisant parfois questions et discussion. Le rite se renouvelait à chaque étape, un ou deux d'entre eux venant à la fin de la rencontre demander à être photographiés à côté de Siéva et nous expliquant quel succès ils auraient, à leur retour au pays, en montrant qu'ils avaient été photographiés avec « *le petit-fils de Trotsky* ».

Les questions portaient sur l'histoire et l'actualité. Une seule sur Cronstadt dans une trentaine de réunions, c'est peu. On s'intéressait à l'histoire dans la mesure où elle éclairait le présent : la démocratie ouvrière, la Nep, le marché. On voulait comprendre pourquoi Trotsky n'était pas réhabilité. On nous demandait si, après le stalinisme, nous croyions encore au socialisme et pourquoi. Que pensions-nous de la « *théorie des deux ours* » ? Comment prouver que Trotsky n'était pas équivalent à Staline ? On s'intéressait à la droite en URSS : le fascisme est-il possible là-bas ? Et la question nationale soulevait bien des angoisses. On revenait souvent sur les articles de Volkogonov et de Vassetsky : quel sens fallait-il donner à ces réhabilitations aux relents de poison ? On nous parlait aussi de la « *militarisation* » des syndicats préconisée par Trotsky, du problème des archives en URSS. Un seul orateur vraiment désagréable : il avait fait des études et entendait faire la leçon à tous. Il nous a traités de « *dinosaures intellectuels* » : en fait ce bibliothécaire, qui se croyait à gauche, n'était qu'un disciple inconscient de M. Fukuyama.

Certaines questions nous ont dépassés. Ainsi à Baltimore où des collégiens des environs avaient loué deux autobus pour venir débattre avec nous, celles qui concluaient la remarquable intervention sur la culture d'une étudiante porto-ricaine. J'ignore si les amis de *Socialist Action* ont reçu du courrier venant du public. J'ai reçu une lettre d'étudiant que je cite parce qu'elle montre sans ambiguïté le succès de la tournée :

*« J'ai été vivifié par les orateurs et surtout la discussion du soulèvement et du mouvement social qui se déroulent en Union soviétique. Je suis ardemment dévoué au marxisme, pas en tant que dogme, mais comme cadre pour la direction vers laquelle la société doit aller. Etant un véritable marxiste et croyant en la dialectique, je ne crois pas qu'un individu doive suivre aveuglément dogme ou idéologie ou prétende détenir la panacée pour certains des problèmes très lourds de signification que nous rencontrons dans la vie. Les entendre a eu sur moi un gros impact. Je dois lutter pour un changement social radical ».*

Il me semble que cette lettre à elle seule justifie les organisateurs de la tournée et ceux qui les ont aidés. Je réalise maintenant que j'aurais dû faire un décompte de ceux qui nous ont écoutés et suivis. Je ne l'ai pas fait et il est trop tard. Nous avons dans les collèges de 30 à 50 auditeurs, parfois trois fois par jour; dans les réunions publiques, on dépassait la centaine ; à l'UC de Los Angeles il est venu plus de 250 personnes et plus de 300 à Berkeley, alors que les communications étaient très difficiles dans la Baie après le séisme : ce n'est pas un mince résultat dans les Etats-Unis d'aujourd'hui.

### **Les militants**

L'un des facteurs qui ont rendu possible une telle tournée et qui font l'impact de cette organisation, ce sont ses militants. *Socialist Action* a hérité des meilleures traditions du *Socialist Workers Party*, du sérieux dans l'action militante, du souci pour la formation. Nous avons été en général logés chez des membres de l'organisation. Indépendamment du logement en lui-même — certains appartements étaient vraiment minuscules, dans des quartiers très pauvres — leur bibliothèque a toujours fait mon admiration. Ce n'était pas la bibliothèque du parfait militant, mais, quelle que soit la profession de celui ou celle qui habitait là, une vraie bibliothèque avec des livres contradictoires sur toutes les questions.

Nombre de nos hôtes étaient originaires du SWP, quelques-uns étaient venus directement à SA. Tous travaillaient ; beaucoup dans des métiers manuels, mais même ceux-là poursuivaient des études ou une recherche intellectuelle. J'ai rencontré plusieurs cheminots, une conductrice de train, un préposé au courrier, un travailleur de l'acier, quelques maîtresses d'école, une secrétaire à l'Université. J'ai aussi été hébergé chez un fantastique ingénieur, inventeur d'un des plus connus des ordinateurs commercialisés, militant modèle, et aussi chez Schoenman et sa compagne, hôtes merveilleux qui veillent avec amour sur la construction de leur maison au-dessus de l'Océan dans une des villes les plus agréables de la Californie.

On me permettra un hommage particulier aux jeunes femmes de cette organisation, engagées dans le mouvement pour la défense du droit à l'avortement, qui est aujourd'hui avant tout la défense des filles de moins de vingt ans, et qui, jour après jour, malgré de terribles obstacles, avance en gagnant des dizaines et des centaines à leur cause qui est celle du combat. Je pense à ma camarade A., travaillant toute la semaine à sa machine, présidant nos réunions, assurant le gros de la vie matérielle de sa maison et se levant en pleine nuit pour aller, casque de chantier sur la tête, disperser le commando qui se mettait en place avec la complicité de la police pour bloquer l'accès de la clinique où se font les avortements dans sa ville. Héroïsme au quotidien, sans doute, mais ce courage est de ceux qui déplacent les montagnes et ces femmes-là le feront.

### **Tourisme**

Je rêvais à Minneapolis de parcourir la ville et de reconnaître les lieux où s'étaient affrontés en 1934 les grévistes dirigés par le militant trotskyste Farrell Dobbs et les Gardes nationaux et policiers du patronat. L'emploi du temps du jour ne l'a pas permis et je l'ai bruyamment regretté. Je n'ai pas été vraiment consolé de ce manque en allant visiter la petite ville et la banque reconstituée dans laquelle la bande de Jesse James a été décimée et qui a marqué l'avant-dernière étape de la carrière de ce curieux bandit, bien aimé à sa façon, au moins dans le Sud me dit-on...

Mais les amis de Chicago nous ont menés directement, Paul N. Siegel, Carl Finamore et moi, de l'aéroport au cimetière, dans le coin des martyrs du mouvement ouvrier : nous avons médité longuement les paroles de Parsons gravées dans la pierre, prononcées devant le tribunal qui le condamna à mort :

*« Un jour viendra où notre silence sera plus fort que toutes les voix que vous étouffez aujourd'hui ».*

En Californie, Ralph Schoenman et Mya Shone m'ont conduit dans la réserve indienne : c'est impressionnant de pauvreté délibérément voulue et infligée par une société que certains clament égalitaire. Visitant le cimetière des Missions de Santa Barbara, où, après la grosse stèle qui marque la tombe du premier jésuite espagnol et celle du premier soldat américain décédés là, une plaque minuscule signale la présence de 4000 Indiens Chamuchos, j'ai retrouvé une sensation déjà éprouvée au camp d'extermination de Maïdanek en Pologne, quelque chose comme la concentration, dans cet espace clos et calme, de milliers d'innocents muets et invisibles, dont la mort atroce nous concerne tous et prend physiquement à la gorge.

Je ne peux pas terminer ce bref compte rendu sans dire avec quelle émotion j'ai trouvé à chaque étape des camarades que je connaissais par les livres et les journaux, ces hommes et ces femmes qui ont fait la grandeur de cette phalange regroupée aux Etats-Unis autour de Trotsky dans les années les plus noires où il était minuit dans le siècle. Les frères Cooper, Jake et Dan, Ruth et Asher Harer, Morris Stein, Leon Goodman, Albert Glotzer, Charlie Curtiss et tant d'amis que je ne peux tous les nommer ici.

Bien entendu, ce « *tour* » a été utile pour l'Institut Léon Trotsky, par les contacts qu'il m'a permis de prendre, les informations que j'ai reçues d'URSS, bref, tout ce que j'ai reçu et que je transmettrai.

Merci à tous ceux qui ont fait que ce « *tour* » a été possible.

### **Extrait de l'intervention de Nadejda Joffé**

*A Harvard*

*20 octobre 1989*

*Thank you very much.* C'est la seule phrase que je sache en anglais. Je suis très heureuse de parler ce soir devant cet auditoire et je suis très reconnaissante aux amis américains qui l'ont rendu possible. Pendant des décennies, tout ce qu'on a dit sur Trotsky dans notre pays, c'est que c'était « *un ennemi* ». Pendant des années, des gens dans notre pays, n'étaient arrêtés que parce qu'eux-mêmes ou certains de leurs amis avaient eu des contacts avec Trotsky.

Au cours des procès de la fin des années trente, auxquels Trotsky n'était pas présent mais où il était en fait l'accusé principal, il fut accusé d'être un espion, un saboteur et un agent de la Gestapo. Ce n'est que dans les tout dernières années qu'on a enfin commencé à écrire sur lui. Jusque-là, on n'avait guère écrit et ce qui l'avait été était déformé ou inexact.

Probablement le principal objectif de notre organisation *Memorial* en ce moment est de lutter pour la réhabilitation de tous ceux qui ont été frappés sous Staline — parfois avant, parfois après, mais avant tout pendant l'ère stalinienne. Il faut rétablir et mettre en lumière leur rôle dans l'histoire du pays.

Et maintenant j'aimerais dire simplement quelques mots sur Trotsky en tant qu'être humain, tel que je l'ai connu. Mon père a été pendant des années son camarade d'idées le plus proche et aussi son ami. Mes premiers souvenirs de Moscou datent de ma première enfance. J'ai connu Trotsky pendant des années, j'ai connu ses enfants, j'ai connu sa famille, j'étais chez lui très, très souvent.

Même maintenant, quand on commence à dire un peu la vérité sur lui en tant que révolutionnaire, on continue à ne pas dire la vérité sur lui en tant qu'être humain, à déformer ce qu'il était réellement en tant qu'être humain.

On dit qu'il était hautain et arrogant, et qu'il avait soif du pouvoir. Ce n'est pas vrai. Il n'avait pas faim de pouvoir, il n'était ni arrogant ni hautain. Simplement il ne se livrait pas entièrement la première fois qu'il rencontrait quelqu'un. L'homme avait une certaine réserve.